

Le jeune homme du vendredi soir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569137>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le jeune homme du vendredi soir

Permettez-moi de vous présenter les Duvallon, une famille de grands banquiers multi-millionnaires : le père, 60 ans, autoritaire et sûr de lui, sûr également de son salut parce que membre du Synode, les cheveux blancs comme neige et la peau rose des personnes soignées; la mère, âge indifférent, admire jusqu'à l'adoration son fils Armand; Armand, 30 ans, grand garçon intelligent, sympathique et actif, indépendant de caractère au point de vivre séparé des siens; et la cadette, Jasmine, une petite oie blanche conventionnelle et jolie fille, venue tard après son frère. Mon histoire, d'après «La Dame aux Camélias», se passe de nos jours.

Armand donc avait quitté sa famille et s'était installé royalement dans une garçonnière de luxe, pour être plus libre de ses mouvements et vivre sans contrainte et en toute quiétude son existence de célibataire endurci — une existence dont on chuchotait qu'elle cachait un mystère. Sa mère avait beaucoup pleuré de ce départ, elle qui aimait s'affairer autour de son grand garçon, si calin avec elle. Mais le fils, bien qu'il adorât sa mère, avait tenu ferme sur son droit à une totale indépendance. Il avait pour cela mille bonnes raisons plus ou moins avouables, celle-ci en particulier, qu'il aimait d'amour une jeune personne de son sexe. Et nul, n'ignore, parmi nous, les précautions de Sioux qu'une telle passion impose.

Permettez-moi de vous présenter maintenant la jeune personne de même sexe: Henri dit Rico, non pas quelqu'un du monde ni des relations de la famille Duvallon, mais le fils illégitime d'une blanchisseuse de la Basse-Ville, un enfant de l'amour, un jeune homme de toute beauté, de si parfaite beauté, qu'il était l'objet du désir et de la convoitise de tout un chacun des deux sexes d'alentour. En effet, sollicité de droite et de gauche, poussé au vice plus qu'attiré par le vice, Rico en était venu par veulerie à faire le commerce de ses charmes — le plus vieux commerce du monde paraît-il, cela en plus d'une vague activité dans la décoration. Mon Dieu! pourquoi pas? A chacun le droit d'utiliser comme il lui plaît les dons reçus de la nature. Mais, me demanderez-vous; avec qui ce commerce charnel? — Avec Armand. — Où? — Dans la garçonnière d'Armand. — Quand? — Tous les vendredis soirs. — Pourquoi le vendredi? — Pour que Rico ne manquât pas d'argent de poche le samedi soir, quand il sortait avec son amie de cœur. C'est le coup classique des petits gigolos et autres ganymèdes du trottoir; le vendredi soir ils se vendent au diable, le samedi soir ils se paient un ange de paradis artificiel. Personne n'y pourra jamais rien changer.

Forçant l'intimité de la garçonnière, voyons un peu comment se passaient ces fameuses soirées du vendredi. Armand rentrait tôt de la banque dont il était propriétaire-directeur, pressé de vivre le moment de la semaine le plus heureux pour lui. Il se baignait, se rasait, se parfumait, enfilait sa plus belle robe de chambre aussi vaste qu'un manteau de cour. Il vérifiait soigneusement si le buffet était abondamment garni de tout ce qu'aimait et préférait pour la nuit son personnel de maison — un vieux valet de chambre et une vieille cuisinière dont il était sûr comme de lui. Entre chien et loup, plutôt loup que chien, on sonnait discrètement

deux petits coups à la porte et l'on entra en même temps, cette porte ayant été laissée exprès ouverte. Mais ensuite on tournait la clé dans la serrure, et l'on débranchait le téléphone. A demain les affaires sérieuses; le maître de céans était occupé. Salutations et baisers se mêlaient dès le seuil aux tendres enlacements; chaque seconde était si précieuse! Armand se plaignait doucement d'avoir dû attendre des siècles. Rico protestait de son empressement amoureux. On jouait à se chamailler, à se menacer, à se boudier, ce qui ajoutait au plaisir du revoir. Une robe de chambre attendait le jeune homme. Mais Rico, après s'être baigné lui aussi, aidé par son hôte, préférait se blottir dans la robe de chambre d'Armand, tout contre son ami, qui s'amusait à le chatouiller. La dinette suivait, tant les bonnes choses s'amoncelaient sur les servir-boys. Après le café, on faisait mille folies, toutes plus folles les unes que les autres, et dont le seul à gémir était le divan-lit. Rico aimait aussi danser et tourner, vêtu d'une seule rose fichée dans le calice naturel de son dos, et cela jusqu'à effeuillement des pétales de la fleur. Il se roulait sur les épais tapis d'Orient, prenait des poses alanguies et suggestives, que son ami fixait pour l'éternité sur la pellicule des photos. On mimait des scènes de l'Antiquité grecque devant un grand miroir mural qui en doublait l'attrait : Rico était Erôs, fils d'Aphrodite, image parfaite de l'éternel printemps; Armand, le fidèle à genoux qui baise le pied de son dieu laire, lequel le bénit par imposition de l'autre pied. Les heures passaient, coupées de télévision, de musique de disques, de coupes de champagne et de cigarettes, de serments d'amour éternel, de projets d'avenir, de vains babillages, d'échanges de menus cadeaux (une bouclette dorée, soyeuse et intime contre une montre-bracelet), de hors-d'œuvre de caresses. Armand y mettait tout son cœur, Rico tout son talent qui était grand. On se séparait au petit matin, l'un plus amoureux, l'autre plus riche que jamais.

Je sais que nombre de mes lecteurs critiqueront une telle amitié amoureuse, dont ils prétendront être blessés, dans leur honneur: on est volontiers moralisateur dans nos milieux. Moi, je trouve cette amitié parfaite : une portion de plaisir pour chacun des partenaires, sans suites ni complications pour aucun. N'est-ce pas l'idéal en la matière ? On se rencontre, on s'aime, on se quitte, exactement comme la nature, dans sa sagesse, a prévu les choses. — Et les amitiés pures, basées sur la fidélité ? diront les mécontents. Amitiés pures ? fidélité ? . . . laissez-moi rigoler.

*

Le jour de ses dix-huit ans, Jasmine, la cadette, fut demandée en mariage à ses parents par un jeune homme rencontré à la promenade, héritier d'une noble famille du voisinage — une famille pauvre, donc très collet monté, très pointilleuse sur les principes. C'était là une aubaine pour notre plébéienne petite Duvallon, qui ne trouvait pas excessif de consacrer sa dot royale à l'achat d'un vague titre de baronne. Et puis, le jeune homme était grand et beau, il dansait comme un charme, il était officier de cavalerie; toutes choses qui excitent les femmes. Jasmine se mit à l'aimer follement avant même d'en avoir officiellement le droit. Elle se voyait déjà sous le voile blanc et la couronne des vierges, sortant

de la cathédrale au bras d'un époux adoré, tous deux acclamés par la ville entière dont c'était-là le grand mariage du siècle. Gontran, c'est le nom du fiancé, mettait cependant une condition formelle à la conclusion définitive de cette affaire matrimoniale, une petite condition à son avis, dont il s'ouvrit tout de go au vieux Duvallon. «Des bruits fâcheux couraient sur Armand; on lui prêtait une passion dépravée, pour un jeune homme du quartier ouvrier, un communiste peut-être ? L'horreur d'un tel amour portait ombrage à l'honneur de sa future famille par alliance. Passe encore avoir une maîtresse, une femme; mais un ami, un homme ! C'était étrange autant qu'intolérable. Armand devait rompre et même se marier légalement, avant que lui, Gontran, convolât en justes noces avec Jasmine. Le bonheur de la fillette était dans les mains de son frère. Le jeune futur se disait profondément désolé de l'intransigeance à laquelle il était contraint en l'occurrence. Mais la crainte des moqueries et la sauvegarde de son honneur, jointes au souci de garder sa descendance à l'abri de toutes fantaisies amoureuses, passaient à ses yeux avant les feux d'un amour dit anormal. Il voulait entrer dans une famille parfaitement pure, comme Jasmine entrerait dans une famille parfaitement noble, donc pure. Il espérait sincèrement que la jeune fille n'apprendrait jamais rien de la tare de son frère; surtout il espérait qu'Armand ferait ce qu'on jugeait nécessaire qu'il fit, et permettrait ainsi le mariage des deux jeunes gens. Tel était le problème à résoudre, simple et sans échappatoires possibles. Il appartenait maintenant au père Duvallon de veiller à ramener l'ordre dans sa maison en y ramenant son fils, qui retomberait ainsi sous le contrôle des siens, avant de passer sous le contrôle d'une épouse imposée. Encore une fois: le bonheur de Jasmine était à ce prix. «Le père Duvallon marcha.»

A l'ouïe de l'ultimatum paternel, Armand fut atterré, écœuré, révolté, enragé. Ainsi, tous les siens se liguèrent contre lui qui ne voulait de mal à personne. Oubliant qu'il était homme adulte, directeur riche et puissant, une véritable force publique, on avait le toupet de vouloir le traiter en petit garçon qu'on mène par le bout du nez. On attendait de lui qu'il fit violence à ses sentiments intimes, qu'il gachât son existence privée, simplement pour satisfaire aux injonctions d'un blanc-bec de futur beau-parent. On le mettait en demeure de s'arracher le cœur en s'arrachant à Rico, d'abandonner sa vie d'artiste de l'amour, pour en vivre une autre de pantouflard au foyer familial. Plus encore; on prétendait lui jeter de force dans les bras une épouse sur mesure, du genre de celles qui donnent plus tard ces affreuses dames patronnesses, laides de corps et d'esprit, à force de vouloir rester pures de mœurs. On lui mettait brutalement le marché sur la main; se soumettre sans conditions et totalement; ensuite de quoi seulement Gontran épouserait Jasmine. La vie ou la mort de sa petite sœur dépendait donc de lui. Armand savait bien qu'il lui serait impossible de bâtir son bonheur sur son malheur à elle. Mais avant d'être frère, il était ce que sa mère l'avait fait: un amoureux épris de jeunes gens de son sexe; là-contre, il ne pouvait rien. Il ne se sentait pas non plus l'âme d'un Winkelried, prêt à se sacrifier pour le plaisir de tous. Et comble de malchance; l'argent ne lui était d'aucun secours cette fois, pour résoudre ses graves difficultés. Il s'enferma chez lui et se mit à réfléchir. Que lui demandait-on au juste ? — De quitter

Rico ? — C'était impossible, du moins il le croyait. — De se marier ? — Totalement impossible; de cela il en était sûr. Alors quoi ? Le suicide ? Un moment, Armand y songea sérieusement; un suicide aux barbituriques, aimable à force d'être facile. Mais sa jeunesse aidant, il finit par se persuader que la fuite était la seule et meilleure solution, dût son cœur en souffrir atrocement. Oui, la fuite en Asie, en Australie, en Amérique du Sud, n'importe où, pourvu qu'il se perdît à jamais dans le décor, comme les échappés nazis après la débâcle. L'idée finit par s'imposer à son esprit, au point qu'il décida de la réaliser — de la réaliser en grand secret, et de partir seul, naturellement. A quoi bon s'embarrasser de Rico ? Tout bien pesé, les Ricos ne manquent pas sur terre; il suffit de se baisser pour les cueillir. Il vendit sa banque à une grande banque concurrente, réalisa tous ses fonds qui étaient considérables, embrassa tendrement sa mère et sa sœur en leur disant simplement qu'il s'absentait, et disparut sans laisser d'adresse ni de traces. Bien mieux: il prit un malin plaisir à brouiller les pistes, à passer d'un continent à l'autre, jusqu'au moment de s'établir quelque part, très loin, je ne sais encore où. Peut-être irons-nous un jour le relancer dans sa nouvelle patrie. Et forçant une seconde fois son intimité, je vous raconterai ses nouvelles amours anti-ségrégationnistes avec un jeune naturel du pays. A 30 ans, on est encore d'âge et de force à faire des heureux.

Un beau matin, deux semaines après le départ de son fils, le vieux Duvallon trouva dans son courrier une lettre datée de Tokyo, où on l'avait mise à la poste en passant, et dans laquelle Armand annonçait enfin qu'il avait quitté le pays et les siens sans espoir de retour, qu'on n'entendrait jamais plus parler de lui, qu'il était inutile de mettre la radio et l'Armée du Salut à ses trousses et que rien ne s'opposait maintenant au bonheur de sa sœur chérie, à qui il souhaitait beaucoup d'enfants. Il demandait à son père de vendre la garçonnière et de remettre le montant encaissé à Jasmine, en cadeau de noce. Il priait sa mère adorée de lui pardonner sa fuite, ajoutant qu'elle aurait bientôt des petits-enfants pour la consoler; et finissait en embrassant bien fort toute la famille, y compris le vieux valet de chambre et la vieille cuisinière, retournés au service des Duvallon.

Devant la merveilleuse corbeille de mariage de sa fiancée, Gontran fut pris soudain d'un tel empressement... amoureux, que la noce eut lieu dans les quinze jours suivants, et le premier baptême, neuf mois plus tard. Mais le bouquet de l'histoire, le voici : le père Duvallon, après avoir indemnisé sa fille, garda pour lui la garçonnière, où chaque vendredi soir Rico va maintenant lui rendre discrètement visite, pour le plus grand plaisir de l'un et le plus grand profit de l'autre. Tel fils, tel père, dit le proverbe.

Bichon